

» s'écartât de la routine, et sût créer.
 » J'aimais particulièrement les marins,
 » j'estimais leur courage, j'estimais leur
 » patriotisme ; mais je n'ai jamais pu
 » trouver entre eux et moi d'intermé-
 » diaire qui sût les faire agir et les faire
 » mériter, etc., etc. »

Jeudi. 7.

Organisation impériale ; préfets, auditeurs au
 Conseil d'Etat ; motifs des gros appointe-
 mens ; intentions futures, etc., etc.

Napoléon, parlant de son organisa-
 tion impériale, disait qu'il en avait fait
 le gouvernement le plus compact, de
 la circulation la plus rapide et des efforts
 les plus nerveux qui eût jamais existé :
 « Et il ne fallait rien moins que tout
 » cela, remarquait-il, pour pouvoir
 » triompher des immenses difficultés dont
 » nous étions entourés, et produire toutes
 » les merveilles que nous avons accom-
 » plies ; l'organisation des préfetures,
 » leur action, les résultats étaient admi-
 » rables et prodigieux. La même im-
 » pulsion se trouvait donnée au même
 » instant à plus de quarante millions
 » d'hommes ; et, à l'aide de ces centres
 » d'activité locale, le mouvement était

» aussi rapide à toutes les extrémités
 » qu'au cœur même.

» Les étrangers qui nous visitaient, et
 » qui savaient voir et juger, en étaient
 » émerveillés. Et c'est à cette uniformité
 » d'action, sur un aussi grand terrain,
 » qu'ils attribuaient surtout ces prodigieux efforts, ces immenses résultats,
 » qu'ils avouaient n'avoir pas pu com-
 » prendre jusque là.

» Les préfets, avec toute l'autorité et
 » les ressources locales dont ils se trou-
 » vaient investis, ajoutait l'Empereur,
 » étaient eux-mêmes *des Empereurs au*
 » *petit pied* ; et comme ils n'avaient de
 » force que par l'impulsion première,
 » dont ils n'étaient que les organes, que
 » toute leur influence ne dérivait que de
 » leur emploi du moment, qu'ils n'en
 » avaient point de personnelle, qu'ils ne
 » tenaient nullement au sol qu'ils régis-
 » saient, ils avaient tous les avantages
 » des anciens grands agens absolus, sans
 » aucun de leurs inconvéniens. Il avait
 » bien fallu leur créer toute cette puis-
 » sance, disait l'Empereur ; je me trou-
 » vais dictateur, la force des circonstances
 » le voulait ainsi, il fallait donc que tous
 » les filamens issus de moi se trouvassent

» en harmonie avec la cause première,
 » sous peine de manquer le résultat. Le
 » réseau gouvernant dont je couvris le
 » sol requérait une furieuse tension, une
 » prodigieuse force d'élasticité, si l'on
 » voulait pouvoir faire rebondir au loin
 » les terribles coups dont on nous ajus-
 » tait sans cesse. Aussi la plupart de ces
 » ressorts n'étaient-ils, dans ma pensée,
 » que des institutions de dictature, des
 » armes de guerre. Quand le temps fût
 » venu pour moi de relâcher les rênes,
 » tous mes filamens aussi se seraient
 » sympathiquement détendus, et nous
 » aurions alors procédé à notre établis-
 » sement de paix, à nos institutions
 » locales. Si nous n'en avions encore
 » aucune, c'est que la crise ne les admet-
 » tait pas. Nous eussions infailliblement
 » succombé tout d'abord si nous en eus-
 » sions été pourvus dès le principe. Et
 » puis, il faut le dire, nous n'étions pas
 » mûrs pour en faire un bon usage. Il ne
 » faut pas croire que la nation fût déjà
 » prête pour manier dignement sa li-
 » berté. La masse avait encore dans l'é-
 » ducation et le caractère, trop des pré-
 » jugés du temps passé. Cela serait venu,
 » nous nous formions chaque jour; mais

» nous avons encore beaucoup à gagner.
 » Lors de l'explosion de la révolution,
 » les patriotes en général se trouvèrent
 » tels par nature, par instinct; ce sen-
 » timent se trouva dans leur sang, ce
 » fut chez eux une passion, une frénésie;
 » et de là l'effervescence, les excès,
 » l'exagération de l'époque. Mais ce n'est
 » pas à coups de massue, et par soubre-
 » sauts, qu'on peut naturaliser le sys-
 » tème moderne, en jouir; il faut l'im-
 » planter dans l'éducation, et que ses
 » racines s'embranchent avec la raison,
 » la conviction même, ce qui doit infail-
 » liblement avoir lieu avec le temps,
 » parce qu'il repose sur des vérités na-
 » turelles. Mais ceux qui composaient
 » les générations de nos jours, ajoutait-
 » il, demeureraient si naturellement do-
 » minateurs, si avides du pouvoir, l'exer-
 » çaient avec tant d'importance, pour ne
 » pas dire plus, et pourtant en même-
 » temps étaient si prêts, d'un autre côté,
 » à courir au-devant de la servitude!.....
 » Nous étions toujours entre ces deux
 » vices. Dans tous mes voyages, disait-il,
 » j'étais constamment obligé de dire à
 » mes premiers officiers, placés à mes
 » côtés : Mais laissez donc parler M. le

» préfet. Allais-je à quelque subdivision
 » du département, c'était alors au préfet
 » que j'étais obligé de dire : mais laissez
 » donc répondre M. le sous-préfet, ou
 » M. le maire, tant chacun s'empressait
 » d'éclipser le voisin, et comprenait peu
 » le bien qui pouvait dériver d'une com-
 » munication directe avec moi ! Envoyais-
 » je mes grands-officiers, mes ministres,
 » présider les collèges électoraux, et leur
 » recommandais-je de ne pas se faire
 » nommer candidats au Sénat, que cette
 » place leur était assurée par une autre
 » route, et qu'il fallait laisser cette satis-
 » faction aux notables des provinces, ils
 » n'en revenaient pas moins toujours dé-
 » signés. » Et ceci me rappelle que dans
 le temps un des ministres (Decrès) me
 racontait avoir eu une prise avec l'Empe-
 reur précisément à ce sujet. Il le gron-
 dait de sa nomination. « Mais, Sire, lui
 » répondit-il plaisamment, votre in-
 » fluence est plus forte que votre volonté ;
 » j'ai beau dire que je ne veux pas, que
 » cela vous déplaît, que vous voulez qu'ils
 » se réservent ces nominations entre eux,
 » ils ne connaissent que votre choix, et
 » je serai renommé tant que vous m'y
 » enverrez. »

« J'avais, disait encore l'Empereur,
 » donné des traitemens énormes aux
 » préfets et autres ; mais en fait de pro-
 » digalité de ma part, faudrait-il encore
 » savoir distinguer ce qui est de système
 » ou de circonstances. Celles-ci me for-
 » çaient à donner de gros appointemens,
 » l'autre m'eût conduit à obtenir gratui-
 » tement. A l'origine, lorsqu'il s'agissait
 » d'attacher des individus, de recom-
 » poser une société et des mœurs à
 » l'avenant, de gros traitemens, une vé-
 » ritable fortune étaient indispensables ;
 » mais le résultat obtenu, et avec le
 » temps rentré dans l'ordre naturel, mon
 » intention, au contraire, eût été de
 » rendre la plupart des hautes fonctions
 » à peu près gratuites. J'eusse élagué les
 » nécessaires, qui jamais ne s'appar-
 » tiennent à eux-mêmes, dont les be-
 » soins pressans créent l'immoralité
 » politique ; j'eusse amené l'opinion à
 » solliciter ces emplois pour la pure
 » considération ; ils fussent devenus d'ho-
 » norables magistratures, d'immenses
 » justices de paix remplies par les plus
 » grandes fortunes chez qui la vocation,
 » la philanthropie, une honnête ambi-
 » tion eussent été les premiers guides et

» le gage assuré d'une noble indépen-
 » dance. Et c'est là ce qui compose vrai-
 » ment la dignité, la majesté d'une na-
 » tion, ce qui en élève la renommée et
 » ramène la morale publique. Or, notre
 » changement de mœurs à cet égard était
 » devenu indispensable, et c'est le dé-
 » goût des places qui eût signalé notre
 » véritable retour à la haute morale. On
 » m'a dit ici que cette avidité de places
 » a passé la mer pour aller infecter nos
 » voisins. Autrefois les vieux Anglais les
 » dédaignaient. Voyez si aux Etats-Unis
 » on en est avide. Cet amour dans un
 » peuple est le plus grand échec que
 » puisse éprouver sa moralité. Quand on
 » veut absolument des places, on se
 » trouve déjà vendu d'avance. Aujourd'-
 » d'hui les plus grands personnages en
 » Angleterre courent après; les grandes
 » familles, toute la pairie, les recher-
 » chent. Ils se rejettent sur ce que l'é-
 » normité des taxes ne leur permet plus
 » de vivre sans salaire. Pitoyable excuse!
 » C'est que leurs mœurs publiques sont
 » encore plus altérées que leurs fortunes.
 » Quand on en est arrivé, dans une cer-
 » taine classe, à solliciter les emplois
 » pour de l'argent, il n'est plus, pour

» une nation, de véritable indépendance
 » de noblesse, de dignité dans le carac-
 » tère. Notre excuse à nous pouvait être
 » dans les bouleversemens et les com-
 » motions de notre révolution; chacun
 » avait été déplacé, chacun se sentait
 » dans la nécessité de se rasseoir, et c'est
 » pour aider à cette nécessité générale,
 » et pour que les sentimens délicats se
 » détruisissent le moins possible, que
 » j'ai cru devoir doter toutes les places
 » de tant d'argent, de lustre et de con-
 » sidération; mais avec le temps j'eusse
 » changé tout cela par la seule force de
 » l'opinion. Et qu'on ne croye pas la
 » chose impossible. Tout devient facile
 » à l'influence du pouvoir, quand il veut
 » diriger dans le juste, l'honnête et le
 » beau, etc., etc.

» Je ménageais à mon fils une situa-
 » tion des plus heureuses. J'élevais pré-
 » cisément pour lui à l'école nouvelle la
 » nombreuse classe des auditeurs au Con-
 » seil d'Etat. Leur éducation finie et leur
 » âge venu, ils eussent, un beau jour,
 » relevé tous les postes de l'empire; forts
 » de nos principes et des exemples de
 » leurs devanciers, ils se fussent trouvés
 » tous douze à quinze ans de plus que

» mon fils, ce qui l'eût placé précisément
 » entre deux générations et tous leurs
 » avantages : la maturité, l'expérience et
 » la sagesse, au-dessus; la jeunesse, la
 » célérité, la prestesse, au-dessous. » Et
 » comme je m'étonnais qu'il n'eût rien
 » laissé percer de toutes ces grandes et
 » belles institutions : « A quoi bon bavarder
 » là-dessus, me dit-il, on m'eût pris
 » pour un charlatan, on m'eût suspecté
 » d'insinuation, de souplesse; l'on se
 » fût familiarisé à me combattre, et je
 » serais tombé dans le discrédit. Situé
 » ainsi que je l'étais, sans l'autorité hé-
 » réditaire de l'antique tradition, privé
 » du prestige de ce qu'ils appellent la
 » légitimité, je ne devais pas permettre
 » l'occasion d'entrer en lice vis-à-vis de
 » moi, je devais être tranchant, impé-
 » rieux, décisif. Vous me dites qu'on a
 » dit de moi, dans votre faubourg : *Que*
 » *n'était-il légitime!* Si je l'eusse été, je
 » n'aurais pas fait davantage, sans doute;
 » mais il m'eût été permis alors d'avoir
 » plus de bonhomie, etc. »

Vendredi 8.

La Vendée; Charette. — Lamarque. — Tragédies d'Eschyle et de Sophocle, etc. — Véritables tragédies chez les Romains. — La Médée de Sénèque; singularité.

L'Empereur a travaillé avec l'un de nous, ce qui nous a fort réjouis, en nous prouvant qu'il se trouvait mieux.

Il m'a fait demander avant dîner. Le travail semblait l'avoir ranimé, il était fort causant et nous marchions dans son appartement. La Vendée, ses troubles, les chefs qu'elle a montrés, ont été un des sujets remarquables de la conversation.

Charette était le seul dont il fit un cas tout particulier. « J'ai lu une histoire de la Vendée : si les détails, les portraits sont exacts, disait-il, Charette est le seul grand caractère, le véritable héros de cet épisode marquant de notre révolution; lequel, s'il présente de grands malheurs, n'immole pas du moins notre gloire. On s'y égorge; mais on ne s'y dégrade point : on y reçoit des secours de l'étranger; mais on n'a pas la honte d'être sous sa bannière, et d'en recevoir un salaire jour-

» nalier pour n'être que l'exécuteur de
 » ses volontés. Oui, a-t-il continué,
 » Charette me laisse l'impression d'un
 » grand caractère, je lui vois faire des
 » choses d'une énergie, d'une audace peu
 » communes; il laisse percer du génie.»
 Je lui disais avoir beaucoup connu Cha-
 rette dans mon enfance, nous avons été
 gardes de la marine ensemble à Brest,
 nous y avons partagé long-temps la
 même chambre, mangé à la même table,
 et il avait fort surpris par ses exploits et
 sa brillante carrière, tous ceux de nous
 qui avaient été liés avec lui. Nous avons
 jugé Charette assez commun, de peu
 d'instruction, volontiers atrabilaire et
 surtout extrêmement indolent. Pas un de
 nous qui ne l'eût condamné à demeurer
 dans la foule des insignifiants. Il est bien
 vrai qu'à mesure qu'il prenait de l'éclat
 nous nous rappelions et nous aimions
 à faire ressortir qu'à une de ses pre-
 mières campagnes dans la guerre d'A-
 mérique, et devant n'être encore qu'un
 enfant, sortant de Brest, durant l'hiver,
 sur un cutter, son bâtiment perdit son
 mât, ce qui, pour ce genre d'embarca-
 tion, équivalait à une perte presque cer-
 taine; le temps était si épouvantable et

la mort si infaillible, que les matelots, à
 genoux et l'esprit perdu, se refusèrent
 à tout travail qui eût pu les sauver. Le
 garde de la marine Charette, malgré son
 extrême jeunesse, en tua un pour con-
 traindre les autres à travailler; il par-
 vint en effet, par ce terrible exemple,
 à décider tout le reste, et l'on sauva le
 bâtiment. « Eh bien! voyez, disait l'Em-
 » pereur, le vrai caractère perce tou-
 » jours dans les grandes circonstances;
 » voilà l'étincelle qui signala le héros de
 » la Vendée. Il ne faut pas toujours s'y
 » méprendre, il est des dormeurs dont
 » le réveil est terrible. Kléber aussi était
 » d'habitude un endormi; mais dans l'oc-
 » casion, et toujours au besoin, il avait
 » le réveil du lion. » J'ajoutais avoir
 maintes fois entendu raconter à Cha-
 rette que dans un certain moment, et
 d'un élan spontané, les matelots du cut-
 ter s'étaient écriés d'une commune voix,
 qu'ils faisaient vœu d'aller en chemise
 et pieds nus, porter un cierge à Notre-
 Dame-de-Recouvrance (portion de
 Brest), si elle obtenait leur salut: « Et
 » vous en croirez ce que vous voudrez,
 » nous ajoutait naïvement Charette; mais
 » il est de fait qu'à peine ils eurent fini

» de prononcer leur prière, que le vent
 » tomba subitement, et que dès cet ins-
 » tant commencèrent nos espérances de
 » salut. » Et les matelots au retour, leurs
 officiers en tête, accomplirent dévotement leur vœu. Du reste, disais-je, ce ne fut pas la seule circonstance miraculeuse du petit cutter. On était au mois de décembre, la nuit fort longue et des plus obscures; on se savait au milieu des récifs; mais, privé du mât et de tout secours nautique, on flottait à l'aventure, n'attendant de salut que du Ciel, quand on entendit le son d'une cloche. On sonda, et trouvant très-peu de fonds, on jeta l'ancre. Qu'elle ne fut pas, au point du jour, la surprise et la joie de se voir à l'entrée de la rivière de Landernau ! La cloche qu'on avait entendue était celle de la paroisse voisine. Or le bâtiment avait merveilleusement traversé les innombrables écueils dont est semée l'entrée de Brest; il avait enfilé le goulet, passé à travers de trois ou quatre cents voiles qui couvraient la rade, et était venu trouver un abri précisément à l'entrée d'une rivière, sur un point calme et tout à fait à l'écart. « Voyez, » disait l'Empereur, toute la différence

» du tâtonnement des hommes, à la
 » marche assurée, franche de la nature;
 » ce qui vous étonne si fort, devait arriver. Très-probablement qu'avec toutes nos connaissances humaines, le trouble, les erreurs de nos sens, eussent amené le naufrage du bâtiment. Au travers de tant de chances malheureuses, la nature l'a sauvé sans hésitation, la marée s'en est saisie, et la force du courant l'a conduit, sans péril, précisément au milieu de chaque chenal: de la sorte il ne devait, il ne pouvait pas périr, etc.

Et revenant sur la guerre de la Vendée, il a rappelé qu'il avait été tiré de l'armée des Alpes pour passer à celle de la Vendée, et qu'il avait préféré donner sa démission, à poursuivre un service dans lequel, d'après les impulsions du temps, il n'eût pu concourir qu'à du mal, sans pouvoir personnellement prétendre à aucun bien. Il a dit qu'un des premiers soins de son consulat avait été de pacifier tout à fait ce malheureux pays, et de lui faire oublier ses désastres. Il avait beaucoup fait pour lui; la population en avait été reconnaissante; et quand il l'avait traversé, les prêtres

mêmes avaient semblé lui être sincèrement des plus favorables. « Aussi, ajoutait-il, les dernières insurrections n'avaient-elles plus le même caractère que la première : ce n'était plus du pur fanatisme ; mais seulement de l'obéissance passive à une aristocratie dominatrice. Quoi qu'il en soit, Lamarque, que j'y avais envoyé au fort de la crise, y fit des merveilles et surpassa mes espérances. » Et de quel poids n'eussent pas pu devenir ses actes dans la grande lutte ; car les chefs vendéens les plus distingués, ceux sans doute qui recueillent en ce moment les bienfaits de la Cour, ont reconnu, entre les mains de ce général, Napoléon pour Empereur, même après Waterloo, même après son abdication. Fut-ce de la part de Lamarque ignorance du véritable état des choses, ou seulement pure fantaisie de vainqueur ? Toutefois le voilà dans l'exil : il est du nombre des trente-huit. « C'est qu'il est plus facile de proclamer que de vaincre, etc., etc. »

Il a pris envie à l'Empereur de venir dîner avec nous. C'était la première fois depuis son incommodité, c'est-à-dire depuis seize jours. Cela nous semblait

une petite fête, toutefois nous ne pouvions nous empêcher de remarquer avec douleur une grande altération dans tous ses traits et des traces visibles d'une aussi longue réclusion.

Après dîner, on a repris les lectures depuis si long-temps interrompues. L'Empereur nous a lu l'Agamemnon d'Eschyle, dont il a fort admiré l'extrême force, jointe à la grande simplicité. Nous étions frappés surtout de la gradation de terreur qui caractérise les productions de ce père de la tragédie. Et c'est pourtant là, faisait-on observer, l'étincelle première à laquelle se rattache notre belle lumière moderne.

Après l'Agamemnon d'Eschyle, l'Empereur a fait venir l'Oedipe de Sophocle, qui nous a également fait le plus grand plaisir, et l'Empereur a répété qu'il regrettait fort de ne l'avoir point fait jouer de la sorte à Saint-Cloud.

Talma avait toujours combattu cette idée ; mais l'Empereur disait être fâché de n'avoir point insisté, « Non que j'eusse voulu essayer, ajoutait-il, d'en ramener la mode ou de corriger notre théâtre, Dieu m'en garde ; mais seulement parce que j'eusse aimé à juger des impres-

» sions de la facture antique sur nos dis-
 » positions modernes. » Il était persuadé
 qu'un tel spectacle eût fait grand plaisir,
 et il se demandait quel effet eussent pu
 produire, avec notre goût moderne, le
 coryphée et les chœurs grecs, etc., etc.

Il est passé de là à l'Œdipe de Vol-
 taire, qu'il a beaucoup vanté. Cette pièce
 lui présentait, disait-il, la plus belle
 scène de notre théâtre. Quant à ses
 vices, les amours si ridicules de Phi-
 loctète, par exemple, il ne fallait point
 en accuser le poète, mais bien les mœurs
 du temps et les grandes actrices du jour,
 qui imposaient la loi. Cet éloge de Vol-
 taire nous a frappé : il était nouveau
 pour nous, tant il était rare dans la
 bouche de l'Empereur.

A onze heures, et déjà couché, l'Em-
 pereur m'a fait appeler et a continué à
 causer sur notre théâtre et sur celui des
 Grecs et des Romains, au sujet desquels
 il a dit beaucoup de choses fort curieuses.

D'abord il s'étonnait que les Romains
 n'eussent point de tragédies; puis il con-
 venait qu'elles eussent été peu propres
 à les émouvoir sur le théâtre; qu'elles
 se donnaient en réalité dans leurs cir-
 ques. « Les combats des gladiateurs, di-

» sait-il, celui des hommes livrés aux
 » bêtes féroces, étaient bien autrement
 » terribles que toutes nos scènes drama-
 » tiques ensemble; et c'étaient là, du
 » reste, les seules tragédies, remarquait-
 » il, propres à la trempe robuste, aux
 » nerfs d'acier des Romains. »

Toutefois les Romains ont eu, disions-
 nous, quelques essais de tragédie pro-
 duits par Sénèque; et sa Médée, par
 parenthèse, présente une circonstance
 bien bizarre : c'est que le chœur y pré-
 dit distinctement la découverte de l'A-
 mérique, opérée quatorze cents ans
 plus tard. « Un nouveau Typhon, y est-
 » il dit, enfant de la terre, ira, dans les
 » siècles à venir, découvrir vers l'Occi-
 » dent des régions éloignées, et Thule
 » ne sera plus l'extrémité de l'univers*.»

* vient annis

Sœcula series quibus oceanus

Vincula rerum laxet, et ingens

Pateat tellus, Typhœque novos

Detegat orbis, nec sit terris ultima Thule.

*Fin du chœur du 2^e acte de la Médée de
 Sénèque.*

Samedi 9.

L'Empereur beaucoup mieux. — Lui sauter!
— M^{me} R..... de Saint-J... d'A..... — Les
deux Impératrices. — Dépenses de José-
phine; mécontentement de l'Empereur;
anecdotes caractéristiques de l'Empereur.

L'Empereur était infiniment mieux; entouré de nous, il parlait des prodiges du début de sa carrière, et disait qu'ils avaient dû créer une grande impression dans le monde. Une telle impression, a repris quelqu'un, qu'on avait été tenté d'y apercevoir du surnaturel; et, à ce sujet, il a cité une anecdote qui, dans le temps, avait couru les salons de Paris. Dans un quartier de la capitale, un nouvellement entre, tout effaré, dans un cercle, annonçant que Bonaparte vient de périr à l'instant: il raconte l'explosion de la machine infernale, et termine en disant: « Le voilà sauté en l'air. — *Lui sauter!* s'écria un vieil Autrichien, qui avait écouté de toutes ses oreilles, et qui avait encore présentes toutes les crises désespérées dont il avait vu sortir miraculeusement le jeune général de l'armée d'Italie; *lui sauter!* Ah! vous connaissez bien votre homme, et moi

je vous gage qu'à l'heure qu'il est il se porte mieux que nous tous. Je le connais de longue main avec toutes ses drôleries! »

Dans un autre moment, M^{me} R..... de Saint-J... d'A..... ayant été mentionnée, et quelqu'un ayant dit à l'Empereur combien elle avait montré d'attachement pour lui durant son séjour à l'île d'Elbe. « Qui? elle? s'est écrié l'Empereur avec surprise et satisfaction. — » Oui, Sire. — Ah! pauvre femme, a-t-il » ajouté avec le geste et l'accent du regret, et moi qui l'avais pourtant si » maltraitée! Eh bien! voilà qui paye du » moins pour les renégats que j'avais tant » comblés...! » Et après quelques secondes de silence, il a dit significativement: « Il est bien sûr qu'ici bas on ne connaît » véritablement les âmes et les sentimens » qu'après de grandes épreuves! »

L'Empereur, à dîner, était fort bien, très-content et même gai; il se félicitait d'avoir passé sa dernière crise sans s'être soumis à la médecine, sans avoir payé tribut au docteur; et c'est ce qui fâchait celui-ci, disions-nous; il se serait contenté de si peu, le plus léger acte eût suffi! Il n'eût demandé que le billet de

confession du clergé, disait l'Empereur, tout en riant beaucoup de la chose, et ajoutant que, par pure complaisance, il avait été jusqu'à essayer un gargarisme, qu'il avait trouvé d'une acidité violente et qui lui avait fait mal, faisant observer en cela qu'il ne lui fallait que des remèdes extrêmement doux, tous les autres le crispant infailliblement. « Au physique comme au moral, disait-il, il faut me prendre par la douceur, autrement je me cabre. »

Le cours de la conversation a conduit l'Empereur encore une fois sur le compte des Impératrices Joséphine et Marie-Louise. Il a multiplié sur elles les détails les plus aimables et les plus circonstanciés, et a terminé par son adage ordinaire, que l'une était les grâces et tous leurs charmes; l'autre, l'innocence et tous ses attraits.

L'Empereur détaillait ce qu'avait coûté la Malmaison : environ trois ou quatre cent mille francs; c'est-à-dire tout ce qu'il possédait alors, disait-il, et il énumérait ensuite tout ce que pouvait avoir reçu de lui l'Impératrice Joséphine; concluant qu'avec un peu d'ordre et de régularité seulement, elle eût bien dû

laisser peut-être cinquante ou soixante millions. « Son gaspillage, disait l'Empereur, faisait mon supplice. Calculateur comme je le suis, il devait être dans ma nature d'aimer mieux donner un million que de voir gaspiller cent mille francs. » Il nous racontait comment étant tombé un jour sans être attendu dans le petit cercle du matin de Joséphine, il avait trouvé une dame professant, à la lettre, modes et chiffons. « Mon apparition subite causa, » disait-il, un grand désordre dans la séance académique. C'était une célèbre marchande de modes, une de ces fameuses du jour, à laquelle j'avais fait défendre positivement d'approcher de l'Impératrice, qu'elle ruinait. Je donnai quelques ordres inaperçus, et à sa sortie on s'en empara; elle fut conduite à Bicêtre. Ce fut un grand bruit dans tout Paris, le plus grand des scandales, disait-on. Le bon ton fut de lui rendre visite, et il y eut à sa porte une file de voitures. La police vint m'en faire part. « Tant mieux, dis-je; vous ne lui avez point fait de mal? elle n'est point au cachot? — Non, Sire, elle a plusieurs pièces, elle tient salon. — Eh bien!

» laissez crier; tant mieux si l'on prend
 » ceci pour un acte de tyrannie, ce sera
 » un coup de diapason pour un grand
 » nombre; très-peu leur montrera que
 » je pourrais faire beaucoup, etc. » Il
 nous a cité aussi un autre célèbre mo-
 diste, qu'il disait être le plus insolent
 personnage qu'il eût jamais rencontré
 dans toute sa carrière. « Lui ayant adressé
 » la parole, disait Napoléon, un jour que
 » j'examinais un trousseau de famille
 » fourni par lui, il avait osé m'entre-
 » prendre, moi, à qui certes on ne man-
 » geait pas dans la main; il fit ce que
 » personne en France n'eût osé tenter,
 » il se mit à me démontrer fort abon-
 » damment que je ne donnais pas assez
 » à l'Impératrice Joséphine, qu'il deve-
 » nait impossible de l'habiller à ce prix.
 » Je l'arrêtai au milieu de son imperti-
 » nente éloquence, d'un seul regard: il
 » en demeura comme terrassé. »

Après dîner, l'Empereur était à peine
 rentré dans sa chambre, qu'il m'a fait
 demander, bien qu'il fût déjà dans son
 lit; et il m'a retenu fort tard, continuant
 très-gaîment la conversation du dîner,
 et passant de là à beaucoup d'autres
 objets. Il se trouvait infiniment mieux,

et avait babillé, disait-il, avec plaisir.
 Pour nous, il nous avait, au fait, donné
 une soirée charmante. Néanmoins il
 toussait beaucoup, c'était même ce qui
 avait interrompu notre veillée, en le for-
 çant de se lever de table. « J'aurai pris
 » trop de tabac sans y songer, m'a-t-il
 » dit: je suis une bête d'habitude, la
 » conversation m'aura distrait; vous de-
 » vriez, mon cher, dans pareil cas, m'ô-
 » ter ma tabatière: c'est ainsi qu'on sert
 » ceux qu'on aime, etc., etc. »

Dimanche 10.

Guerre sur les grandes routes. — Dumouriez
 plus audacieux que Napoléon. — Détails sur
 la princesse Charlotte de Galles, le prince
 Léopold de Saxe-Cobourg, etc.

Depuis quelques jours, l'Empereur
 dans ses lectures, s'occupe de guerre,
 de fortifications, d'artillerie, etc. Il a
 parcouru Vauban, le Dictionnaire de
 Gassendi, quelques campagnes de la
 révolution, et la Tactique de Guibert,
 qui l'attache fort. En revenant, à ce
 sujet, sur des généraux déjà cités plu-
 sieurs fois ailleurs: « Ils ne savaient,
 » disait-il, faire la guerre que sur les
 » grandes routes et à la portée du canon,